



LES GLACIERS POLAIRES

M. Ch. Rabot vient de publier un article bien intéressant sur les glaciers polaires et les phénomènes glaciaires actuels.

Autour des pôles, les glaciers ne se trouvent plus localisés dans quelques criques de montagnes, comme sous nos latitudes, mais couvrent entièrement des îles dont les dimensions ont presque celles de continents.

L'intérieur du Groënland, par exemple, est occupé par une nappe de glace d'un seul tenant, dont la superficie est égale à deux fois et demie celle de la France.

Sous le ciel radieux d'une belle journée de l'été arctique, ou à la lueur du soleil de minuit, la vue de ces immenses plaines de glace cause au voyageur un étonnement profond. Il doute du témoignage de ses yeux ; il se croit dans une autre planète. En réalité, il se trouve là un autre âge de la terre, à une période géologique depuis longtemps terminée dans nos régions.

À côté de ces nappes de glace qui nous donnent une représentation fidèle des paysages quaternaires, des tribus d'Esquimaux et de Lapons vivent de la chasse, comme nos ancêtres préhistoriques. Entre ces populations et les peuplades qui ont habité des grottes, l'analogie est complète. À tous les points de vue, pour l'histoire de l'homme comme pour l'histoire de la terre, les régions arctiques nous donnent la leçon vivante du passé le plus lointain du globe et de ses habitants.

* * * *

RETOUR D'UN EXPLORATEUR

M. B. Charleson est de retour de son voyage d'exploration à la tête des eaux de l'Ottawa. Jusqu'à tout récemment, on supposait que le lac Victoria devait être la source de l'Ottawa, mais M. Charleson a suivi ce cours d'eau jusqu'au lac Camachiegama dont les eaux coulent par une extrémité dans l'Ottawa et par l'autre vers la Baie d'Hudson par le Kapitajewana. La hauteur des terres doit donc passer à travers le centre du lac. Pour y arriver, M. Charleson et ses compagnons ont parcouru 650 milles à partir d'Ottawa. Les explorateurs avaient pour mission d'estimer la valeur pour l'actif de la province de Québec, des coupes de bois non octroyées sur les tributaires de l'Ottawa qui sont navigables pour les radeaux de bois. M. Charleson dit que l'étendue des essences de pin blanc entre le Grand Lac et Port Barrier est sans égale dans la Province.

Cette région est arrosée par l'Ottawa, sur une étendue de 65 milles, où les plus petits cours d'eau offrent de grandes facilités pour le flottant des billots. L'établissement le plus au nord sur la rivière, est à la Baie du Père, à 25 milles de la tête du lac Témiscamingue. C'est une des petites colonies fondées par le Père Gendreau et Mgr Duhamel. Il y a là environ 200 familles à l'aise. On constatait 80 degrés de chaleur le 1er octobre. Les pommes de terre et les navets viennent bien, mais M. Charleson doute si le blé peut y être cultivé ; la gelée s'y fait sentir trop à bonne heure ; mais il croit que l'on devrait en faire l'expérience.

Le bois est la grande ressource du haut de l'Ottawa. M. Charleson signale particulièrement le pin blanc et il en donnera la valeur approximative dans le rapport qu'il présentera bientôt au gouvernement.

* * * *

CHEZ LES TIGRES

M. Edmond Plauchut, dans ses "Souvenirs de voyage", que publie la *Revue bleue*, rapporte com-

ment il fit connaissance à Singapour avec un M. d'Harnoncourt, exerçant la profession de chasseur de tigres. Accompagné d'un riche Anglais, son ami et son hôte, M. Plauchut visitait les environs de Singapour, quand ils se trouvèrent en présence d'un homme à cheval, un fusil en bandoulière, un revolver de gros calibre à la ceinture. Ce personnage était suivi d'un chariot sur lequel gisaient trois tigres magnifiques.

La rencontre n'était point ordinaire, et l'on pense que M. Plauchut saisit avec empressement l'occasion d'entendre conter les prouesses cynégétiques d'un pareil Nemrod. Particulièrement sensible aux charmes d'une bonne tranche de rosbif, et surtout à ceux d'une bouteille d'eau de vie, le chasseur consentit à se reposer quelques heures à la villa de l'Anglais. Tout en vidant petit verre sur petit verre, il entama le récit de sa vie errante et de chasses.

D'origine française, mais né en Amérique, M. d'Harnoncourt n'avait jamais pu se plier aux exigences laborieuses de la vie civilisée. Entraîné par son amour de la locomotive, il s'était fait chasseur. Le hasard des circonstances l'avait laissé échoué à Singapour. Il faut l'écouter, racontant une de ses rencontres avec le grand fauve :

"Je me mis en route, armé comme d'habitude, d'une carabine avec balles à pointes d'acier et d'un fort revolver... Il était midi, et après deux heures de recherches, j'avais découvert le sentier par où l'animal devait sortir de son repaire.

"J'armai les deux coups de ma carabine, et j'allais me glisser dans l'intérieur de la jungle, quand je vis le tigre sous le fourré, à dix pas de moi. Il chemina dans ma direction lentement, très cauteleux, inquiet, et, heureusement pour votre serviteur, recevant en plein dans ses yeux éblouis un vif rayon de soleil.

"J'ajustai, je fis feu sans perdre une seconde et courus sur lui le revolver à la main. J'étais cependant bien convaincu que je devais l'avoir foudroyé d'une balle tirée en plein museau. Je ne m'étais pas trompé ; il était mort, et je n'eus pas l'ennui de l'achever.

"Je dois vous dire que je ne chasse pas avec les vêtements que vous voyez sur moi. J'ai une sorte de costume en peau de tigre dans lequel je me coule aussitôt que j'entre en chasse. En outre, ces longs cheveux roux et déjà quelque peu blancs que vous voyez flottant sur mes épaules, je les ramène sur mon visage, de manière à ne rien laisser voir de mon épiderme. Seuls, mes yeux restent autant que possible à découvert, afin de bien voir, de bien surprendre dans les claires prunelles du carnassier le moment précis où il va me dir sur moi."

Avalant coup sur coup plusieurs verres d'eau-de-vie, le chasseur dit comment, après quinze mois de chasse à Singapour, il venait d'abattre son quarantième tigre :

"Je me traînais sur les genoux dans la jungle, suffoquant de chaleur, évitant de faire le moindre bruit, quand, à quinze pas de moi, j'entendis un rugissement sinistre. Il ne pouvait y avoir de doute, le tigre me savait là.

"Je me redressai doucement, le fusil prêt, et, avançant de cinq pas, je me trouvai face à face avec le tigre, le tenant déjà en joue. Il était là, accroupi comme un chat dans un berceau de verdure, ses quatre pattes repliées sur lui.

"Je le tenais si bien au bout de mes deux canons, que je me plus à le regarder pendant une seconde, cherchant de mon côté à deviner ce qu'il pouvait penser en voyant soudainement apparaître devant lui, debout sur ses deux pattes de derrière, un être vivant portant une robe mouchetée, rayée, en tout semblable à la sienne. Eh bien ! Messieurs, je suis convaincu que l'animal n'éprouvait ni terreur ni colère ; il était sous le coup d'une stupéfaction réelle, presque comique. Le naïf carnassier ne revint jamais de sa surprise, car, lâchant la détente de mon arme, je le vis rouler à mes pieds bel et bien foudroyé."

M. d'Harnoncourt touchait du gouvernement de Singapour 50 piastres (soit 250 fr.) pour chaque tigre abattu. Il espérait en tuer une vingtaine par an et mettre de côté quelques ressources pour aller voir la France, l'Algérie surtout : son désir le plus vif était d'aller rivaliser d'audace et d'adresse avec les grands chasseurs de lions.

USAGES ET COUTUMES

RAPPORTS AVEC LES SERVITEURS

Le savoir-vivre nous dicte, comme en toutes choses, la conduite que nous devons tenir à l'égard de nos domestiques. Nous ne sommes jamais autorisés à leur parler rudement ou impoliment. S'ils reçoivent notre argent, ils nous donnent leur temps en retour et se fatiguent à notre service. Nous ne pouvons donc exiger leur respect que si nous les traitons avec bienveillance et considération. Agir autrement, c'est violer les lois de la réciprocité.

Un homme ou une femme bien élevée ne dit jamais : "Faites ceci. Apportez-moi cela," mais : "Voulez-vous faire ceci ? Apportez-moi cela, s'il vous plaît." Le domestique obéit toujours avec empressement et bonne volonté quand on lui ordonne de faire une chose en prenant un ton de douceur ou de politesse.

Les personnes généreuses et délicates ne se servent jamais, en présence d'un domestique, d'une comparaison qui peut être injurieuse pour lui. Par exemple : "Il ment, ou il se conduit comme un laquais." Les grandes dames d'autrefois ne se piquaient pas d'une telle sensibilité, allez-vous dire. Je sais, en effet, qu'une duchesse du dix-huitième siècle avait coutume d'envoyer ses laquais en place de Grève, à chaque exécution, leur disant crûment : "Allez à l'école."—Nous ménagons mieux aujourd'hui la dignité humaine et la juste susceptibilité des petits et des humbles ; c'est l'honneur de notre temps.

Mais nous tombons peut-être dans une autre faute. Nous nous soucions moins que les maîtres d'autrefois de nos domestiques et de leur amélioration morale. Nous n'avons que de l'indifférence pour eux, ils nous la rendent... et avec usure. Nous les payons plus cher, mais nous ne leur témoignons ni ne leur portons aucun intérêt. Un mot bienveillant, affectueux, aurait un certain prix pour eux ; ils seraient reconnaissants d'un conseil donné avec mesure, inspiré par un sentiment de bonté.

Ils ne peuvent s'attacher à nous, ils ne font d'ailleurs que passer dans nos maisons.

Nos grand-mères ont connu une époque où les serviteurs faisaient partie de la famille, de par leurs mérites... et ceux des maîtres. Quand les domestiques avaient donné des preuves de probité et d'honnêteté, on leur accordait la confiance à laquelle ils avaient droit, et ils y répondaient bientôt par un dévouement absolu. Peu à peu, ils vivaient de la vie des maîtres, on les mettait au courant des affaires, des secrets, des joies, des douleurs de la famille ; ils se réjouissaient ou pleuraient avec elle ; parfois ils oubliaient si entièrement leur personnalité qu'ils refusaient de se marier pour ne pas quitter la maison, où ils étaient entrés tout jeunes, et ils y mouraient comme le chien fidèle.

J'admets que les domestiques d'aujourd'hui ne valent peut-être pas ceux de ce temps-là, mais ne serait-ce pas parce que les maîtres de cette fin de siècle n'ont pas les qualités des maîtres d'autrefois ?

Le premier devoir du maître à l'égard des serviteurs c'est de conserver ou de développer en eux les idées de moralité. Leur manière de se conduire, en dehors du service, ne peut, ne doit pas lui être indifférente. Les jeunes filles, surtout, seront entourées d'une sévère sollicitude. Il ne faut pas non plus tenter les domestiques en laissant à leur portée des choses précieuses ou de l'argent. Coupable est celui qui fait naître une mauvaise pensée.

Dans les grandes maisons, la vaisselle plate est confiée au maître de l'hôtel, c'est vrai ; mais il sait qu'il en répond, et on fait un inventaire. Les femmes de chambre n'ont pas à s'inquiéter des bijoux ; leur maîtresse les range elle-même et les met toujours sous clef. Il est clair qu'on peut se départir d'un tel luxe de précautions quand on a des serviteurs blanchis sous le harnais, ayant donné mille preuves de garanties d'honnêteté.

ANN SEPH

(A suivre)